

## Si Molière m'était conté

MENOU – Armande Béjart ou Mlle Molière : Louise Haas

BARON / L'ARCHEVÊQUE DE PARIS : Lucas Pizzi

LA GRANGE / LOUIS XIV : Patrik Azevedo

Intermèdes : Manuela Berra et Laurent Mere ; Kevin Garcia ; Marigo Qoraj et Ariane de Testa ; Marie Burkhardt ; Sébastien Pruvost et Kristijan Rajic ; Zoe Rochat et Carola Grande ; Jing Hui Rochman et Omar Itani.

*17 Février 1673*

*Paris, Théâtre du Palais Royal.*

*La scène représente les coulisses.*

*La Grange sort de scène en soutenant Molière.*

*Lumière tamisée sur l'ensemble du plateau*

MENOU : Jean-Baptiste qu'y a-t-il mon ami ?

LA GRANGE : Il peine à parler... Depuis qu'il a eu cette quinte de toux, il s'étouffe. J'ai vu le sang sur son mouchoir.

MENOU : J'ai entendu sa toux, et compris au rythme de ses paroles qu'il n'allait pas bien.

BARON : Mieux vaut l'emmener chez vous, Armande, et faire venir un médecin...

MENOU, *riant nerveusement* : Un médecin, mon bon baron ? Mais pour quoi faire ? *Clistorium donare, Postea seignare, Ensuitta purgare* ? Donner un clystère, puis saigner, ensuite purger... Non vraiment, Baron, Jean-Baptiste n'a pas besoin de cela ! Vous savez qu'il ne croit pas en ces charlatans...

LA GRANGE : et je doute qu'aucun accepte de venir le soigner, après les trois dernières représentations... (*Molière tousse*) Maudite épidémie ! Ce sont bien ses poumons qui le font souffrir ! Quelle ironie ! Les poumons... (*nouvelle toux*) Vite, allongez-le chez vous, Armande.

*Noir – Les comédiens se retirent en fond de scène et déposent Molière.*

Premier Intermède : Scène du *Malade imaginaire*, Acte III, scène 10. (Manuela –  
Toinette – et Laurent – Argan –)

*Lumière plus crue pour marquer le jeu.*

**ARGAN.**

Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans !

**TOINETTE.**

Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrottes, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine ; c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

**ARGAN.**

Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

**TOINETTE.**

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

**ARGAN.**

Monsieur Purgon.

**TOINETTE.**

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

**ARGAN.**

Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

**TOINETTE.**

Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

**ARGAN.**

Du poumon ?

**TOINETTE.**

Oui. Que sentez-vous ?

**ARGAN.**

Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

**TOINETTE.**

Justement, le poumon.

ARGAN.

Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN.

Oui, monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.

Oui, monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN.

Oui, monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

De la volaille,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Du veau,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Des bouillons,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Des œufs frais ;

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Et le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre ;

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

*Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur ; et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande ; du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main ; et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligerez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.

Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais à votre place.

ARGAN.

Crever un œil ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt : vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter sitôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui doit se faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.

Oui : pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous savez que les malades ne reconduisent point... Voilà un médecin, vraiment, qui paraît fort habile, mais qui va un peu bien vite... Me couper un bras et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

*Noir. Retour lumière tamisée*

*Baron, à genoux près de Molière, pleure.*

BARON : Menou, est-ce qu'Aubry est de retour ? A-t-il trouvé un prêtre ?

MENOU : Pas encore... Mais je crains qu'il n'ait pas beaucoup de succès... Après *Tartuffe* et *Dom Juan*, vous savez bien que pas un prêtre ne se pressera à son chevet. Deux ont déjà refusé ! Et Jean-Baptiste va de plus en plus mal ! Notre valet a eu beau supplier à la paroisse Saint-Eustache, celle-là même où Jean-Baptiste a été baptisé, rien n'y a fait ! Ce janséniste de Père Marlin m'a fait dire qu'il viendrait dès que possible... J'ai eu beau lui faire proposer de l'argent, puiser dans notre cassette, rien n'y a fait...

Deuxième Intermède : *L'Avare*, Acte IV, scène 7 (Kevin)

**HARPAGON**, seul, criant au voleur dès le jardin, et venant sans chapeau.

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? n'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. (*À lui-même, se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin... Ah ! c'est moi ! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent ! mon pauvre argent ! mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible

de vivre. C'en est fait ; je n'en puis plus ; je me meurs ; je suis mort ; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris. Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, et des bourreaux ! Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

MENOU : Si un prêtre n'arrive pas bientôt, mon pauvre Jean-Baptiste n'aura jamais la possibilité d'abjurer notre profession...

BARON : Et s'il n'abjure pas ni ne reçoit l'extrême onction, peu de chance pour qu'on lui accorde un enterrement chrétien...

LA GRANGE : Menou, si Jean-Baptiste ne voit pas de prêtre, votre seul recours est sa majesté...

MENOU : Que voulez-vous dire ?

LA GRANGE : Le Roi appréciait votre époux, il le tenait en grande estime, vous le savez. Si vous sollicitez son appui, il pourra faire pression sur l'Église. Vous devriez lui écrire. Je crains qu'il n'y ait plus d'espoir pour Jean-Baptiste...

MENOU : Oh ! l'an dernier ce jour même Madeleine ma mère nous quittait... Faut-il que le sort m'arrache mon très cher époux tout juste un an après ? Mado aurait si bien su intercéder auprès de sa Majesté ! Elle était si habile et si rompue aux usages de la cour... Moi, on me prend seulement pour une coquette... sans doute à cause des rôles que je joue et des vingt ans de moins que j'ai avec Jean-Baptiste. Personne ne peut croire en notre amour... Mais soit... Je vais tâcher d'utiliser toute l'éloquence que j'ai apprise à leurs côtés ! *Menou écrit une lettre à Jardin* : Majesté, vous savez combien de grâces j'ai à vous rendre... voilà que je reprends les mots de Célimène...

Troisième Intermède : Scène du *Misanthrope*, Acte III, scène 4. (Marigo – Célimène – et Ariane – Arsinoé –)

#### ARSINOÉ.

[...]

Madame, l'amitié doit surtout éclater

Aux choses qui le plus nous peuvent importer ;

Et comme il n'en est point de plus grande importance

Que celles de l'honneur et de la bienséance,

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,

Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.  
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,  
Où sur vous du discours on tourna la matière ;  
Et là, votre conduite avec ses grands éclats,  
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.  
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,  
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,  
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,  
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.  
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ;  
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre ;  
Je vous excusai fort sur votre intention,  
Et voulus de votre âme être la caution.  
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie  
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;  
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord  
Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort ;  
Qu'il prenait dans le monde une méchante face ;  
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,  
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements  
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.  
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée :  
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !  
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,  
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.  
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable  
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,  
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets  
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

**CÉLIMÈNE.**

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.  
Un tel avis m'oblige ; et, loin de le mal prendre,  
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur,  
Par un avis aussi qui touche votre honneur ;  
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,  
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,  
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,  
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous  
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,  
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,  
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,  
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.  
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle  
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;  
Cette affectation d'un grave extérieur,  
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,  
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence

Pour le module Culture et Communication, FS22

Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence.  
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,  
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,  
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures  
Sur des choses qui sont innocentes et pures ;  
Tout cela, si je puis vous parler franchement,  
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.  
À quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,  
Et ce sage dehors, que dément tout le reste ?  
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;  
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.  
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle,  
Mais elle met du blanc, et veut paraître belle.  
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;  
Mais elle a de l'amour pour les réalités.  
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,  
Et leur assurai fort que c'était médisance ;  
Mais tous les sentiments combattirent le mien,  
Et leur conclusion fut que vous feriez bien  
De prendre moins de soin des actions des autres,  
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;  
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps  
Avant que de songer à condamner les gens ;  
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire  
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;  
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,  
À ceux à qui le ciel en a commis le soin.  
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable  
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,  
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets  
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

MENOU, *poursuivant l'écriture du billet*, Vous savez combien, Majesté, Jean-Baptiste, mon époux, le grand Molière, était attaché à vos intérêts. C'était pour vous particulièrement qu'il composait. Vous avez, dans votre grande magnanimité, accepté d'être le parrain de notre feu Louis, en souvenir de cette grâce, je vous supplie à genoux oh ! vous le plus grand monarque que la Terre ait porté, d'intercéder en la faveur de celui dont le talent a su parfois vous faire sourire.

*La lumière s'éteint sur Menou (à jardin) tandis qu'elle s'allume (à cour), laissant la place à Louis XIV et à l'archevêque de Paris.*

Louis XIV – Vous savez que Molière est mort cette nuit. Sa veuve m'a fait parvenir un plaidoyer ma foi fort éloquent pour demander à ce qu'il puisse obtenir un enterrement religieux.



Pour le module Culture et Communication, FS22

ARCHEVÊQUE – Majesté, il n'a pas renoncé à sa profession, il est donc excommunié et ne peut bénéficier d'une sépulture religieuse.

LOUIS XIV – Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Deux prêtres ont refusé de venir à son chevet. Le troisième a tellement tardé qu'il est arrivé trop tard.

ARCHEVÊQUE – Il n'est pas de mon ressort d'aller contre les règles de l'Église, même à la demande de mon roi.

LOUIS XIV – Votre éminence, vous ne voulez certainement pas que le peuple s'offusque de votre refus ? Que la postérité retienne que l'Église s'est jusqu'au bout trompée sur cet homme qui sans conteste restera célèbre ?

ARCHEVÊQUE – Soit, Sire, vous avez raison. J'enquêterai pour voir si les dires de sa veuve sont fondés et s'ils le sont, j'accorderai une cérémonie de nuit. Une chapelle ardente simplement. Pas plus de deux prêtres. Et dans la plus grande intimité. Mais son corps ne peut reposer en la terre sacrée de nos cimetières.

LOUIS XIV – Et jusqu'à combien de pieds la terre est-elle sacrée, Excellence ?

ARCHEVÊQUE – 4 pieds, Sire

LOUIS XIV – Qu'on l'enterre donc à 5.

*Noir. Retour au domicile de Molière.*

MENOU : J'espère que ma lettre sera bien reçue par le roi... Mon pauvre Jean-Baptiste !

LA GRANGE : Il va passer – et le prêtre n'est toujours pas là.

MENOU : Il ne viendra pas... Il se venge et espère ainsi empêcher une sépulture chrétienne, j'en suis convaincue ! Tous ces jansénistes, tous ces dévots hypocrites ont encore *Tartuffe* sur le cœur... Et pourtant ! Il ne s'élevait pas contre les vrais croyants !

Quatrième Intermède : Scène du *Tartuffe*, Acte III, scène 3. (Laurent – Tartuffe et Marie – Elmire –)

**TARTUFFE.**

Tartuffe Que le Ciel à jamais par sa toute bonté,  
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,  
Et bénisse vos jours autant que le désire  
Le plus humble de ceux que son amour inspire !

**ELMIRE.**

Je suis fort obligée à ce souhait pieux ;  
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

**TARTUFFE.**

Comment de votre mal vous sentez-vous remise ?

**ELMIRE.**

Fort bien, et cette fièvre a bientôt quitté prise.

**TARTUFFE.**

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut  
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut,  
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance  
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

**ELMIRE.**

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

**TARTUFFE.**

On ne peut trop chérir votre chère santé,  
Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

**ELMIRE.**

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,  
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

**TARTUFFE.**

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

**ELMIRE.**

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,  
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire.

**TARTUFFE.**

J'en suis ravi de même, et sans doute il m'est doux,  
Madame, de me voir seul à seul avec vous.  
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,  
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

**ELMIRE.**

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,  
Où tout votre cœur s'ouvre et ne me cache rien.

**TARTUFFE.**

Et je ne veux aussi pour grâce singulière  
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,  
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits  
Des visites qu'ici reçoivent vos traits  
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,  
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne  
Et d'un pur mouvement...

**ELMIRE.**

Je le prends bien aussi,  
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

**TARTUFFE.** *Il lui serre le bout des doigts.*

Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf ! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.

De vous faire autre mal je n'eus jamais dessein,  
Et j'aurais bien plutôt... *(Il lui met la main sur le genou.)*

ELMIRE.

Que fait là votre main ?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit ; l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah ! de grâce, laissez ; je suis fort chatouilleuse.  
*(Elle recule sa chaise, et Tartuffe rapproche la sienne.)*

TARTUFFE.

Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux !  
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux ;  
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.  
On tient que mon mari veut dégager sa foi  
Et vous donner sa fille : Est-il vrai, dites-moi ?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots ; mais, Madame, à vrai dire,  
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire,  
Et je vois autre part les merveilleux attraits  
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,  
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles  
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles,  
Nos sens facilement peuvent être charmés  
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.  
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles,  
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.  
Il a sur votre face épanché des beautés  
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés ;

Pour le module Culture et Communication, FS22

Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,  
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,  
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint  
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.

*Les vers qui suivent, en noir et en retrait, ne sont pas dits dans cette production.*

[D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète  
Ne fût du noir esprit une surprise adroite,  
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,  
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.  
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,  
Que cette passion peut n'être point coupable ;  
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,  
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.  
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande  
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande ;  
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,  
Et rien des vains efforts de mon infirmité.  
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude :  
De vous dépend ma peine ou ma béatitude,  
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,  
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît. ]

**ELMIRE.**

La déclaration est tout à fait galante ;  
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.  
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein  
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.  
Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

**TARTUFFE.**

Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme ;  
Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,  
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.  
Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange ;  
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange,  
Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,  
Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.  
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,  
De mon intérieur vous fûtes souveraine.

*Les vers qui suivent, en noir et en retrait, ne sont pas dits dans cette production.*

[De vos regards divins l'ineffable douceur  
Força la résistance où s'obstinait mon cœur ;  
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,  
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.  
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,

Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix.  
Que si vous contemplez d'une âme un peu bénigne  
Les tribulations de votre esclave indigne,  
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler  
Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,  
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,  
Une dévotion à nulle autre pareille.]

Votre honneur avec moi ne court point de hasard  
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.  
Tous ces galants de cour dont les femmes sont folles  
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles ;  
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;  
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,  
Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,  
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.  
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,  
Avec qui pour toujours on est sûr du secret.  
Le soin que nous prenons de notre renommée  
Répond de toute chose à la personne aimée,  
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,  
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

**ELMIRE.**

Je vous écoute dire, et votre rhétorique  
En termes assez forts à mon âme s'explique.  
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur  
À dire à mon mari cette galante ardeur,  
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte  
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

**TARTUFFE.**

Je sais que vous avez trop de bénignité,  
Et que vous ferez grâce à ma témérité ;  
Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse  
Des violents transports d'un amour qui vous blesse,  
Et considérerez, en regardant votre air,  
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

**ELMIRE.**

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être ;  
Mais ma discrétion se veut faire paraître.  
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;  
Mais je veux en revanche une chose de vous :  
C'est de presser tout franc et sans nulle chicane,  
L'union de Valère avecque Mariane.  
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir  
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir,  
Et...

Pour le module Culture et Communication, FS22

BARON : Vous avez raison, Menou, la cabale n'a retenu que Tartuffe et a oublié Cléante. Elle a fait de votre époux un opposant de l'Église ! Alors que c'est lui-même qui a demandé le prêtre il y a moins d'une heure.

MENOU : Il faisait toujours ses Pâques... Il était un bon chrétien et un excellent sujet.

LA GRANGE : Oui, Armande. Moi qui suis avec votre troupe depuis si longtemps, je peux en témoigner. Si Molière s'amusait à camper merveilleusement les caractères les plus ridicules, les plus bornés, il était lui d'une grande tempérance, un véritable honnête homme.

MENOU : Exactement ! mais on a voulu voir en lui Alceste, alors qu'il était Philinte...

Cinquième Intermède : Scène du *Misanthrope*, Acte I, scène 1. (Sébastien – Alceste – et Kristijan – Philinte –)

**PHILINTE.**

Je suis, donc, bien coupable, Alceste, à votre compte ?

**ALCESTE.**

Allez, vous devriez mourir de pure honte,  
Une telle action ne saurait s'excuser,  
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.  
Je vous vois accabler un homme de caresses,  
Et témoigner, pour lui, les dernières tendresses ;  
De protestations, d'offres, et de serments,  
Vous chargez la fureur de vos embrassements :  
Et quand je vous demande après, quel est cet homme,  
À peine pouvez-vous dire comme il se nomme,  
Votre chaleur, pour lui, tombe en vous séparant,  
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.  
Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infâme,  
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme :  
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,  
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

**PHILINTE.**

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;  
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,  
Que je me fasse un peu, grâce sur votre arrêt,  
Et ne me pende pas, pour cela, s'il vous plaît.

**ALCESTE.**

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

**PHILINTE.**

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

**ALCESTE.**

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,  
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

**PHILINTE.**

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,  
Il faut bien le payer de la même monnaie,  
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

**ALCESTE.**

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode  
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;  
Et je ne hais rien tant, que les contorsions  
De tous ces grands faiseurs de protestations,  
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,  
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,  
Qui de civilités, avec tous, font combat,  
Et traitent du même air, l'honnête homme, et le fat.  
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,  
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,  
Et vous fasse de vous, un éloge éclatant,  
Lorsque au premier faquin, il court en faire autant ?  
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,  
Qui veuille d'une estime, ainsi, prostituée ;  
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,  
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :  
Sur quelque préférence, une estime se fonde,  
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.  
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,  
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens ;  
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance,  
Qui ne fait de mérite aucune différence :  
Je veux qu'on me distingue, et pour le trancher net,  
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.  
[...]

**PHILINTE.**

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,  
Je ris des noirs accès où je vous envisage ;  
Et crois voir, en nous deux, sous mêmes soins nourris,  
Ces deux frères que peint l'École des maris,  
Dont...

**ALCESTE.**

Mon Dieu, laissons là, vos comparaisons fades.

**PHILINTE.**

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades,  
Le monde, par vos soins, ne se changera pas ;  
Et puisque la franchise a, pour vous, tant d'appas,

Pour le module Culture et Communication, FS22

Je vous dirai tout franc, que cette maladie,  
Partout où vous allez, donne la comédie,  
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps,  
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

**ALCESTE.**

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que je demande,  
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande :  
Tous les hommes me sont, à tel point, odieux,  
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

**PHILINTE.**

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

**ALCESTE.**

Oui ! j'ai conçu pour elle, une effroyable haine.

**PHILINTE.**

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,  
Seront enveloppés dans cette aversion?  
Encor, en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

**ALCESTE.**

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :  
Les uns, parce qu'ils sont méchants, et malfaisants ;  
Et les autres, pour être aux méchants, complaisants,  
Et n'avoir pas, pour eux, ces haines vigoureuses  
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.  
De cette complaisance, on voit l'injuste excès,  
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès ;  
Au travers de son masque, on voit à plein le traître,  
Partout, il est connu pour tout ce qu'il peut être ;  
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,  
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.  
On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,  
Par de sales emplois, s'est poussé dans le monde :  
Et, que, par eux, son sort, de splendeur revêtu,  
Fait gronder le mérite, et rougir la vertu.  
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,  
Son misérable honneur ne voit, pour lui, personne:  
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,  
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.  
Cependant, sa grimace est, partout, bienvenue,  
On l'accueille, on lui rit ; partout, il s'insinue ;  
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,  
Sur le plus honnête homme, on le voit l'emporter.  
Têtebleu, ce me sont de mortelles blessures,  
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;  
Et, parfois, il me prend des mouvements soudains,  
De fuir, dans un désert, l'approche des humains.



**PHILINTE.**

Mon Dieu, des mœurs du temps, mettons-nous moins en peine,  
Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;  
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,  
Et voyons ses défauts, avec quelque douceur.  
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable,  
À force de sagesse on peut être blâmable,  
La parfaite raison fuit toute extrémité,  
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.  
Cette grande raideur des vertus des vieux âges,  
Heurte trop notre siècle, et les communs usages,  
Elle veut aux mortels, trop de perfection,  
Il faut fléchir au temps, sans obstination ;  
Et c'est une folie, à nulle autre, seconde,  
De vouloir se mêler de corriger le monde.  
J'observe, comme vous, cent choses, tous les jours,  
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours :  
Mais quoi qu'à chaque pas, je puisse voir paraître,  
En courroux, comme vous, on ne me voit point être ;  
Je prends, tout doucement, les hommes comme ils sont,  
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font ;  
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,  
Mon flegme est philosophe, autant que votre bile.

MENOU : Oh ! bien sûr il lui arrivait aussi d'avoir ses moments d'humeur ! Qui n'aurait pas eu d'accès de colère à sa place ?

Baron : Attaqué comme il a pu l'être ! Par les bourgeois pour s'en être moqués...

La Grange : les nobles ne sont pas restés en compte ! Songez aux petits marquis !

Menou : Tout le monde y est passé !

La Grange : Oui ! Il s'avait même se moquer de lui-même : son mariage avec vous, Armande, ses déboires d'écrivain, d'homme, il observait tout, se servait de tout pour créer !

Menou : sans se soucier des haines qu'il engendrait ainsi ! S'il n'avait pas eu la protection du roi... Ah ! mon pauvre Jean-Baptiste ! Dans quelle galère t'es-tu mis !

LA GRANGE : Voyez Armande ! même ses tirades deviennent locutions habituelles. Ne pleurez pas ! Souvenez-vous des éclats de rire qu'il offrit au peuple de Paris !

Sixième Intermède : Scène des *Fourberies de Scapin*, Acte II, scène 11. (Zoe – Dame  
Géronte – et Carola – Scapin –)

**SCAPIN, faisant semblant de ne point voir Géronte.**

Ô ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Géronte, que feras-tu ?

Pour le module Culture et Communication, FS22

**GÉRONTE, à part.**

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

**SCAPIN.**

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est [la Dame] Géronte ?

**GÉRONTE.**

Qu'y a-t-il, Scapin ?

**SCAPIN, courant sur le théâtre sans vouloir entendre ni voir Géronte.**

Où pourrai-je [la] rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

**GÉRONTE, arrêtant Scapin.**

Qu'est-ce que c'est donc ?

**SCAPIN.**

En vain je cours de tous côtés pour [la] pouvoir trouver.

**GÉRONTE.**

Me voici.

**SCAPIN.**

Il faut qu'[elle] soit caché[e] en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

**GÉRONTE.**

Holà ! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

**SCAPIN.**

Ah ! [Madame], il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

**GÉRONTE.**

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

**SCAPIN.**

[Madame]...

**GÉRONTE.**

Quoi ?

**SCAPIN.**

[Madame]votre fils...

**GÉRONTE.**

Hé bien ! mon fils...

**SCAPIN.**

Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

**GÉRONTE.**

Et quelle ?

**SCAPIN.**

Je l'ai trouvé tantôt tout triste, de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos ; et cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la

Pour le module Culture et Communication, FS22

collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

**GÉRONTE.**

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela ?

**SCAPIN.**

Attendez, [Madame], nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi, tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

**GÉRONTE.**

Comment, diantre ! cinq cents écus !

**SCAPIN.**

Oui, [Madame]; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

**GÉRONTE.**

Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !

**SCAPIN.**

C'est à vous, [Madame], d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

**GÉRONTE.**

Que diable allait-il faire dans cette galère ?

**SCAPIN.**

Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

**GÉRONTE.**

Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

**SCAPIN.**

La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

**GÉRONTE.**

Que diable allait-il faire dans cette galère ?

**SCAPIN.**

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

**GÉRONTE.**

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

**SCAPIN.**

Quoi, [Madame] ?

**GÉRONTE.**

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

**SCAPIN.**

Hé ! [Madame], songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

**GÉRONTE.**

Que diable allait-il faire dans cette galère ?

**SCAPIN.**

Il ne devinait pas ce malheur. Songez, [Madame], qu'il ne m'a donné que deux heures.

**GÉRONTE.**

Tu dis qu'il demande...

**SCAPIN.**

Cinq cents écus.

**GÉRONTE.**

Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

**SCAPIN.**

Vraiment oui, de la conscience à un Turc !

**GÉRONTE.**

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

**SCAPIN.**

Oui, [Madame]; il sait que c'est mille cinq cents livres.

**GÉRONTE.**

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

**SCAPIN.**

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

**GÉRONTE.**

Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

**SCAPIN.**

Il est vrai. Mais quoi ! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, [Madame], dépêchez !

**GÉRONTE.**

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

**SCAPIN.**

Bon.

**GÉRONTE.**

Tu l'ouvriras.

**SCAPIN.**

Fort bien.

**GÉRONTE.**

Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

**SCAPIN.**

Oui.

**GÉRONTE.**

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

Pour le module Culture et Communication, FS22

**SCAPIN, en lui rendant la clef.**

Eh, [Madame]! rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

**GÉRONTE.**

Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

**SCAPIN.**

Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître ! peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu ; et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'[une mère].

**GÉRONTE.**

Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

**SCAPIN.**

Dépêchez donc vite, [Madame] ; je tremble que l'heure ne sonne.

**GÉRONTE.**

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

**SCAPIN.**

Non : cinq cents écus.

**GÉRONTE.**

Cinq cents écus !

**SCAPIN.**

Oui.

**GÉRONTE.**

Que diable allait-il faire à cette galère ?

**SCAPIN.**

Vous avez raison ; mais hâtez-vous.

**GÉRONTE.**

N'y avait-il point d'autre promenade ?

**SCAPIN.**

Cela est vrai ; mais faites promptement.

**GÉRONTE.**

Ah ! maudite galère !

**SCAPIN.**

Cette galère lui tient au cœur.

**GÉRONTE.**

Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être si tôt ravie. (*Tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.*) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

**SCAPIN, tendant la main.**

Oui, [Madame].

Pour le module Culture et Communication, FS22

**GÉRONTE**, *retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.*  
Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

**SCAPIN**, *tendant encore la main.*

Oui.

**GÉRONTE**, *recommençant la même action.*

Un infâme.

**SCAPIN**, *tendant toujours la main.*

Oui.

**GÉRONTE**, *de même.*

Un homme sans foi, un voleur.

**SCAPIN.**

Laissez-moi faire.

**GÉRONTE**, *de même*

Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

**SCAPIN.**

Oui.

**GÉRONTE**, *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

**SCAPIN.**

Fort bien.

**GÉRONTE**, *de même.*

Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

**SCAPIN.**

Oui.

**GÉRONTE**, *remettant la bourse dans sa poche et s'en allant.*

Va, va vite requérir mon fils.

**SCAPIN**, *courant après GeronTE.*

Holà, [Madame].

**GÉRONTE.**

Quoi ?

**SCAPIN.**

Où est donc cet argent ?

**GÉRONTE.**

Ne te l'ai-je pas donné ?

**SCAPIN.**

Non vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

**GÉRONTE.**

Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

**SCAPIN.**

Je le vois bien.

**GÉRONTE.**

Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! traître de Turc ! à tous les diables.

**SCAPIN, seul.**

Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi ; et je veux qu'il me paye en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

**MENOU :** Vous avez raison, mon bon La Grange. S'il y a une chose que mon cher époux savait faire, c'est provoquer le rire !

**LA GRANGE :** Hélas, cela ne lui a pas apporté que des amis !

**BARON :** Vous voulez dire qu'il s'est fait de nombreux ennemis, oui... les dévots, les médecins, les courtisans et même les bourgeois !

**MENOU :** Souvenez-vous du Bourgeois gentilhomme et de la leçon d'orthographe ! J'en pleurais de rire dans les coulisses !

Septième Intermède : Scène du *Bourgeois gentilhomme*, Acte II, scène 4. (Jing et Omar)

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Apprenez-moi l'orthographe.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Très volontiers.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parcequ'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix : A, E, I, O, U.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

J'entends tout cela.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

A, A. Oui.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

Pour le module Culture et Communication, FS22

**MONSIEUR JOURDAIN.**

A, E ; A, E. Ma foi, oui. Ah ! que cela est beau !

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O ; I, O.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait : U.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

U, U Il n'y a rien de plus véritable : U.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela !

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

DA, DA. Oui ! Ah ! les belles choses ! les belles choses !

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !



**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais ; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

R. R, RA ; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile [femme] que vous êtes, et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Fort bien !

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Cela sera galant, oui.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Sans doute [de quoi gagner un Molière, sans doute !]. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Non, non ; point de vers.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Vous ne voulez que de la prose ?

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Non, je ne veux ni prose ni vers.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Pourquoi ?

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Il n'y a que la prose ou les vers ?

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

De la prose.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Quoi ! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Oui, monsieur.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour les violences d'un...

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Il faut bien étendre un peu la chose.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Ou bien : D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux. Ou bien : Vos yeux beaux d'amour me font belle marquise, mourir. Ou bien : Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font. Ou bien : Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Celle que vous avez dite : Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.

**MONSIEUR JOURDAIN.**

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.**

Je n'y manquerai pas.

**BARON :** Armande ! Molière est mort ! C'est fini !

**MENOU :** Non, mon cher Baron... Jean-Baptiste est mort. Mais Molière, lui, est immortel. Sa gloire ne fait que commencer... Allons mon ami, pleurons ensemble le merveilleux homme qu'il fut et laissons la postérité jouir de son talent.